

L'*Echo* a recueilli pendant ces derniers mois quelques-uns des meilleurs travaux qui avaient été lus, pendant les trois hivers derniers du haut de la chaire du *Cabinet de Lecture* paroissial. Mais nous devons une place dans nos colonnes, aux discours prononcés par ceux qui ont bien voulu encourager les premiers, l'œuvre du *Cabinet*, et concourir par l'autorité, de leurs paroles aux efforts des fondateurs.

Nous reproduisons aujourd'hui de la *Minerve* du 25 Février 1857, le compte-rendu de la séance qui a inauguré les travaux du *Cabinet*. Nous voudrions offrir un remerciement rétrospectif mais sincère à tous ceux qui ont daigné s'associer à cette œuvre naissante, et qui l'ont entourée d'un patronage à l'ombre duquel elle a grandi.

Les paroles éloquentes du Rév. Messire Granet, et du R. P. Martin, des Honorables MM. Chauveau et Loranger, de MM. Cherrier, Morin et de M. Starnes qui occupait alors très dignement le fauteuil de premier magistrat à Montréal, sont encore aujourd'hui pleines d'à-propos et de vérité; tout le monde sait que le talent des lecteurs a toujours répondu à l'attente d'un public attentif, éclairé et bienveillant.

Le compte-rendu que nous reproduisons reste nécessairement incomplet; et nous regrettons, comme le regretait alors le Rédacteur de *La Minerve*, qu'il nous soit impossible de reproduire les brillantes improvisations de MM. Morin et Loranger.

Depuis lors, a eu lieu une séance annuelle, dans laquelle il a été rendu un compte succinct des premiers travaux du *Cabinet de Lecture Paroissial*; et, bientôt, nous pourrons, nous l'espérons du moins, raconter la séance d'inauguration de la nouvelle salle destinée aux lectures publiques.

C'est lors surtout que les œuvres grandissent et prospèrent que l'on aime à se rappeler, avec un sentiment de vive reconnaissance, leurs humbles commencements.

Inauguration du Cabinet de Lecture Paroissial.

LE 16 FÉVRIER 1857.

Il ne nous avait pas encore été donné d'assister à une soirée littéraire plus intéressante que celle qui eut lieu lundi soir, à l'occasion de l'inauguration du Cabinet de Lecture. Il y a toujours de l'intérêt à aller entendre les lectures publiques qui se font sous le patronage de nos différentes institutions littéraires et scientifiques, mais il nous semble que les soirées où plusieurs orateurs se font entendre tour à tour et sur différents sujets, sont plus propres à intéresser un auditoire. Au moins, telle a été notre impression en assistant à la soirée de lundi. Que des séances comme celles-là se renouvellent de temps en temps et le goût de la bonne littérature fera de grands progrès au milieu de nous.

Son Honneur le Maire de Montréal, avec la complaisance qu'il met à favoriser toutes les bonnes œuvres, a bien voulu présider à la séance de lundi. En prenant le fauteuil, M. Starnes dit qu'il était fier d'être appelé à présider une pareille assemblée, mais qu'en voyant tant de science et de talents autour de lui, il ne pouvait pas s'empêcher de remarquer, qu'un homme de lettres remplirait bien mieux la place qu'on le pria d'occuper. Néanmoins, ajouta-t-il, il me reste un moyen de rendre ma tâche facile c'est de me borner à écouter. Cependant, après ce début, M. le Maire voulut bien parler, en termes encourageants, de l'œuvre commencée, la regardant comme utile, nécessaire, patriotique. Il parla de l'utilité de l'Institut

des Artisans pour les classes ouvrières et des avantages d'une institution comme l'Institut-Canadien, ajoutant que, pour la population française de la cité, cela ne suffisait pas; il fallait encore une chambre de lecture ouverte à la jeunesse qui veut s'initier aux affaires et aux sciences utiles. Il est heureux d'avoir à offrir la parole à un homme d'un talent éminemment distingué et qui est à la tête de l'instruction publique dans ce pays. Il ne voyait pas un homme plus digne d'occuper ce poste. La population canadienne doit être fière d'avoir un tel homme pour diriger l'instruction dans ce pays. On comprend que c'était à l'Hon. M. Chauveau qu'il adressait ces paroles en l'invitant à monter à la tribune.

M. Chauveau remercie M. le Maire des bonnes paroles qu'il a bien voulu dire en sa faveur. Il le remercie doublement parce qu'elles lui procurent l'occasion de s'acquitter d'une dette de reconnaissance envers les citoyens de Montréal. Si, comme M. le Maire a eu la bonté de le dire, il a pu faire quelque bien dans la charge qu'il remplit, il le doit en grande partie au bienveillant accueil des citoyens de Montréal. Venu ici, ajoute-t-il, sous les circonstances les plus pénibles, j'ai trouvé dans toutes les bontés que l'on a eues pour moi une grande consolation et un grand encouragement.

Je n'ai pas besoin, M. le Maire, de vous dire combien une œuvre comme celle-ci rencontre toute ma sympathie. C'est pour bien dire un des devoirs de ma charge de prendre part à tout mouvement de ce genre, et je le fais dans cette circonstance avec le plus grand plaisir.

Les bibliothèques publiques sont la continuation de l'école, et le cabinet de lecture est le complément de la bibliothèque. Le temps est passé où la lecture se faisait comme un travail, où peu d'hommes lisaient; mais où ceux qui lisaient remuaient laborieusement d'énormes *in-folios*. Dans notre siècle affairé, chaque homme veut lire un peu; mais lire sans trop se déranger, sans trop absorber du temps que prennent ses occupations, ou plutôt, sans se soustraire trop longtemps à cette fièvre de mouvement qui dévore les hommes de notre époque. Il faut de plus que les sciences, les lettres et les arts soient, pour bien dire, offertes par bribes et par fragments à ces hommes avides d'apprendre en même temps que pressés d'agir. Le journal sous tous ses formats si multipliés, le journal est devenu un besoin, une impérieuse nécessité.

Le journal, c'est un pas en avant; c'est plus qu'un livre. Le livre, c'est le docteur grave et discret qui vous attend dans son cabinet. Le journal, c'est le missionnaire ardent, infatigable, qui court après vous et ne vous laisse point de repos. Le journal c'est encore, si vous le voulez, le livre qui s'ennuyait sur les rayons de sa bibliothèque, qui a détaché et livré aux quatre vents du ciel toutes ses feuilles, si bien que vous les voyez tourbillonner autour de vous et vous envelopper de tous côtés. On peut bien ne pas aller trouver le livre; on ne saurait échapper au journal. Vous le voyez qui court après vous, et si vous ne le voyez pas, vous l'entendez, car il a pris une voix, il crie derrière vous, il vous barre le chemin, et il faut bien l'acheter et le lire, si pressé que l'on soit d'arriver.

Le journal ainsi popularisé est devenu, je le répète, un besoin de l'époque; il est bon, il est prudent de prendre des mesures pour contenter ce besoin, tout en protégeant la société et surtout la jeunesse contre les abus que l'on peut faire de ce puissant instrument de l'instruction publique.